

La médecine de la personne : conversation dans les foyers autour de la crise et du soin

par Brigitte Greis

C'est un sujet de conversation, c'est un évènement soudain dans la vie quotidienne des personnes, c'est un évènement sournois ou violent, c'est un moment dans la vie de la personne prévisible ou bien subi et incontrôlable. Cela a des conséquences. Cela demande aux témoins un comportement, une analyse, de la création d'une aide possible pour un lendemain différent. **C'est du soin.**

La crise : la crise, serait comme les monstres sous le lit des enfants qui s'endorment. On en parle et on ne sait pas ce que c'est et cela fait peur, mais on l'oublie pour dormir.

Comment en parler ? Suis-je légitime ? On ne sait pas toujours ce qu'est une crise, la crise sociétale, économique, personnelle, amoureuse ? Que ce soient les cracks financiers, les guerres, les idéologies, cela traverse le monde et nos vies, même les plus ordinaires. **Les ordinaires, ce sont nous et, en chacun de nous, nous avons traversé des crises avouées ou inavouées.** C'est comme dans le monde fractal. Dans un décor d'un monde en mouvement, c'est souvent le grain de sable qui fait bouger. Je souligne la chance de vivre ce mouvement sans lequel nous mourons. Une société figée, un être figé dans l'immobilisme meurt et se tait. Nous devons sans cesse nous rappeler que l'humanité s'est faite en marchant. Le décor actuel sociétal sur fond de libéralisme à outrance, de guerres idéologiques, de barbarie, ou de pauvreté, de changement climatique, induit des déplacements de population qui trouent les frontières de leurs peurs et de leur désir de survie. De tout temps il y a eu des migrants ; des corps en mouvements ; des vies qui sont traversées par le mouvement, qui vivent des fractures.

La crise, c'est ce qui coupe, mais c'est aussi ce qui nous permet d'avancer, de changer de route, de voie, de nous engager, de faire des choix responsables. Cela met en avant notre responsabilité et notre implication personnelle.

Le désir de changer, de se mouvoir, d'avancer, de survivre à la crise, est ancré souvent dans les limbes de nos vies, de notre filiation, de notre histoire. Rappelons- nous les leçons de psychanalyse de F. Dolto, qui travaillait sur le désir de vie ou non des nourrissons. Nous portons en nous aussi des valises de désirs, transmis de génération en génération, notre mémoire et notre inconscient empilant des linges bien pliés, encore chaud, des corps de nos ancêtres. Qu'en faisons-nous ? Nos inconscients, parfois laissent surgir nos désirs de façon inopinée. Des crises n'arrivent pas forcément sans histoire passée.

Ainsi Florence Quartier, psychiatre et psychanalyste à Genève, nous parle de la crise qui secoue des patients et comment y répondre en tant que soignant, proche, aidant, dans ce bel article diffusé par la revue : Santé mentale

http://www.santementale.fr/medias/userfiles/files/dossier/SM204_2-quartier.pdf

F. Quartier souligne le chemin complexe à traverser pour parvenir à la jouissance de notre vie avec plaisir et création. Notre entourage influence ce chemin, qu'il soit membre du monde de la santé, de la famille, des proches et cet entourage participe à ce qui peut nous faire parvenir à une crise psychique, que ce soit dû à un évènement personnel, aux évènements sociétaux, à notre santé. La souffrance psychique n'est pas toujours analysée par celui qui la vit, n'est pas toujours ressentie comme telle, mais elle peut apparaître sous différentes formes, et parfois cela prend du temps, cela se répète. Le moment de la crise

n'est pas l'espace où l'on parle de ce qui se passe, où de ce qui a fait qu'il y a crise. La crise elle-même, en tant qu'évènement perturbateur, est un moment où l'autre a toute sa place pour envelopper celui qui souffre, de l'accueillir. Et c'est là que l'autre a une importance considérable, pour le travail de confiance, pour mettre en place un lendemain, pour aborder le langage de l'intime.

Ainsi je dirai que la crise à avoir avec la rencontre, avec le travail, avec la recherche, qu'elle soit intime ou bien publique. **La santé nous confronte à la fragilité de notre corps mais aussi à sa redoutable force reconstructrice**, quant au psychisme blessé, si le temps et la relation à l'autre peuvent panser des failles ou des blessures profondes et lointaines, on comprend que la crise naît souvent d'une confrontation entre le privé et le public, l'intime et l'histoire, avec le corps, avec le temps et le croisement des expériences à un moment donné. La complexité humaine fait que nos désirs ne sont jamais figés. Ce sont nos capacités à une prise de conscience et à notre responsabilité qui nous aident, nous portent. La résilience, nous l'avons en nous. Il n'y a qu'à voir les flux de ces personnes qui fuient la barbarie pour se reconstruire. Quelles forces les guident à traverser des mers, des déserts, des villes en feu ?

La crise c'est aussi pouvoir accepter le changement, nos différences, des modes de pensées nouvelles. Récemment je lisais des articles sur la révolution numérique que des jeunes se sont appropriées. Que de forces là aussi pour vivre autrement, redécouvrir des modes de langage, pour créer, comme si le langage acquis dans la langue maternelle ne suffisait plus, ou bien nourrissait un besoin d'indépendance extrême. Le progrès, l'art, avancent avec des crises.

La crise, cela a aussi à voir avec la peur. **On n'est jamais loin de la peur de disparaître**. Et face à ce qu'on ne comprend pas, soit on fuit, soit on trouve des solutions, les primitifs ont élevé des totems et des tabous pour construire une vie en société. Et alors la culture a commencé à se créer et donc à faire que l'humanité évolue au-delà de ce qui la mettait en danger.

La crise, cela à voir aussi avec l'égoïsme et la culpabilité. Pour sortir d'une crise, il faut être égoïste, il faut être en lien avec son intime/ un égoïsme revisité, accepté, salvateur. De même pour nos culpabilités. Il faut les revisiter, résister, pour dépasser nos éducations enfermantes, nos craintes, nos freins intimes. Ainsi les expériences écrites des romanciers, la création des écrivains, des peintres, des grands voyageurs, le voyage étant un pansement à la crise, regarder les paysages et le monde, mobilise les capacités à s'extraire de ce qui emprisonne de façon délétère. Il nous faut aussi reconstruire notre corps et y investir notre foi.

Il en est ainsi des choix politiques quand des décisions doivent être prises au-delà des conformismes, des traditions, des acquis. L'égoïsme, veut dire revenir sur son ego, c'est un retour sur soi. On sait bien que pour aimer les autres, il faut d'abord s'aimer. M. balint disait que le médecin qui est devant un patient qui résiste et qui renouèle sa plainte, relève de la non implication du médecin, il a donc travaillé une philosophie, une méthode, pour que le médecin change et entre en lien avec son patient.

La crise, c'est avant tout se battre contre des diktats, des pressions, des influences, des traditions, **c'est autoriser le soi à émerger**, y compris par la voie du corps, c'est faire des choix et fonder des valeurs, c'est aussi ne pas avoir le choix d'une éruption de nos origines intimes. Même dans l'art il y a des crises. Accompagner un patient en crise, c'est lui permettre de se reconnaître en laissant exulter ce qui l'envahit. Mais il est urgent que

l'aidant, le soignant réfléchisse, cherche, et apprenne ce qui se passe et comment aborder ce qui se passe pour construire un tissu de liens pour un patchwork d'avenir.

La crise nous renouvèle et sollicite en nous toutes nos forces créatrices. Ainsi va l'enfant petit et le défaut fondamental selon Balint.

Edgar Morin disait que la crise est nécessaire aux sociétés.

Pour moi, mon parcours a rencontré des crises personnelles, professionnelles. C'est grâce aux crises professionnelles que j'ai écrit et que j'ai été chercher ailleurs ce qui me manquait. Sans prise en charge. Ce fut un parcours de recherche et cela continue.

Cela à avoir aussi avec le sacrifice et parfois nous sommes atteints du complexe de Protée, qui sous-tend souvent la crise professionnelle (qui se transforme à volonté), ce qui se rapproche d'une incapacité à s'ancrer et à se mouvoir dans cet ancrage ? On retrouve cela souvent chez les ados.

Comme Simon Leys je poserai la question : faut-il élargir le réel aux dimensions de nos rêves ? Et comme Edgar Morin, je dirai que les crises sont nécessaires pour créer, et enfin comme Ovide, dans le Métamorphoses, je dirai : tout change, rien ne meurt.

Dans les tragédies grecques, les crises sont incessantes, violentes, les héros meurent, les relations sont complexes, transgressives, mais grâce à ces transgressions, les sociétés construisent les bases de leurs lois et de leur fonctionnement. Et nous vivons encore dans nos cultures sous l'influence de ces mythes, (Médée, Antigone, ISIS et OSIRIS, et bien d'autres...)

Je finirai avec Héraclite qui dit : rien n'est permanent, sauf le changement.

Cependant il se passe des évènements dans la société, comme cette greffe de tête de singe sur un corps d'homme par un chirurgien très expert. Cela nous arrête. Cela frappe notre esprit d'un changement sociétal effrayant, que l'on suppose à venir pour un avenir de l'homme sidérant. Comme si, soudain, la peur de l'humain était telle, qu'il faille chercher comment le transformer. Michel Billé, sociologue à Poitiers, nous pose les questions essentielles de la folie de la science qui se prend d'expertise transformatrice de l'homme avec démesure. On ne sait si on doit en rire, si c'est un canular, ou bien l'effroi de ce qui est possible au niveau des sciences chirurgicales. C'est un évènement qui sous-tend une crise latente, sournoise, interrogative : la folie des hommes, qui se prennent pour des Dieux et punissent l'homme de ce qu'il est en son essence et le transforme en monstre pour mieux le posséder. La « création du monde » (triptyque de Jérôme Bosch), au bout des doigts d'un chirurgien illuminé, n'est pas loin de nous soumettre à la question fondamentale de « qui nous sommes dans les limbes effrayantes » d'un « soi » impossible, puisque « être humain » pourrait devenir « être transformable en mi-homme, mi-animal », transgression suprême de l'humanité.

Voir l'article de Michel Billé sur le lien suivant :

<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1471859-greffe-de-tete-sur-un-singe-bientot-chez-l-homme-ce-serait-la-perte-de-notre-identite.html>